

## Voyage à Surmer

Daniel Canty

Numéro 152, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87895ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Canty, D. (2018). Voyage à Surmer. *Les écrits*, (152), 59–69.

DANIEL CANTY

*Voyage à Surmer*<sup>1</sup>

Les voyages, bien que je les aie beaucoup pratiqués, continuent de me rendre terriblement anxieux. *Mes inquiétudes*, comme disait ce cher Charlie Brown, *ont des inquiétudes*. J'ai toujours peur, avant de partir, de m'oublier à la maison.

Mes angoisses ordinaires ont été décuplées alors que je me pliais aux procédures d'obtention d'un visa pour la Chine. Les employées du bureau consulaire, où j'ai présenté la lettre d'invitation de ce centre d'exposition au nom du temps, Chronus, insistaient : « *You need the stamp, where is the stamp?* », « *What stamp, mame?* » De quelle estampillette parlez-vous, madame? J'apprendrai plus tard que toutes les raisons d'affaires chinoises se doivent d'homologuer d'un sceau personnalisé – une belle étoile rouge, cerclée d'un matricule – l'ensemble des documents qu'ils émettent. Je partais dans quelques jours pour Shanghai, où je devais rejoindre l'artiste berlinoise Kerstin Ergenzinger. Elle m'avait commandé un nouveau libretto pour un essaim d'automates scripturaires, les Wanderer. Ces mécaniques funambules sont des micro-imprimantes libérées de leur servitude à nos machines bancaires. Elles impriment lentement un sillage de lignes et de

---

1. Ce texte est une version légèrement modifiée de la seconde partie du discours de réception de l'auteur à l'Académie des lettres du Québec, prononcé le 24 novembre 2017 à la librairie Le Port de tête. Le texte intégral de son « Discours de reconnaissance » est disponible en ligne : [academiedeslettresduquebec.ca](http://academiedeslettresduquebec.ca) (N.D.E.).

signes sur de longs rubans de papier suspendus dans l'espace. Je composerai, pour ces arpenteurs aveugles, mi-araignées, mi-escargots, une rêverie chronique. Un couple engagé dans une battue en montagne, à la recherche de quelque figure inconnue, échange sur le sentiment du temps. Les spectres des *Aveux* de Saint-Augustin et de *The Texture of Time*, le traité sur le sens du temps que Nabokov attribue à Van Veen, l'insupportable narrateur d'*Ada*, traversent leur pensée comme l'ombre des nuages sur un pré. Leurs paroles perdues sont livrées à l'arbitraire d'un algorithme : 370 énoncés seront intégrés au hasard, sur une période de 52 jours, à une matrice de lignes par laquelle s'exprime la conscience suspendue de l'ensemble.

J'ai vite renoncé, vu le caractère, disons, « particulier » de l'entreprise, à obtenir un visa d'affaires. J'ai découvert, à peine une heure après ma visite au bureau des visas, à la faveur d'une séance de photo protocolaire au sous-sol de la Place Dupuis, un mode d'accès alternatif aux services consulaires, MIKE CONSULAR EXPRESS. Deux préposées agréables et informées, installées derrière un hygiaphone, assurent le relais avec les instances gouvernementales sous la vigie tranquille de Mike – ce doit être lui –, un Chinois d'âge moyen en coton ouaté et kakis froissés, qui tourne le dos à la clientèle, s'affairant à son écran d'ordinateur ou ses livres comptables pour prodiguer, de-ci de-là, quelques paroles bien venues à ses égéries. La demoiselle de gauche a pris en main mon cas. Niki était une jeune femme asiatique dans la trentaine, arborant un t-shirt métal à manches trois quarts – on pouvait deviner sous son avant-bras les volutes d'un tatouage. Elle m'a conseillé d'oublier les estampillettes et de jouer au touriste. L'art, est-ce vraiment du travail ? La question reste ouverte. À la lecture sur le formulaire de ma principale occupation en lettres moulées, écrivain, elle m'a demandé : *Can't you write something else?*

J'ai eu la réponse de Bartleby : *I would prefer not to*. Elle s'est tournée vers Mike, toujours de bon conseil, puis m'a demandé d'écrire une lettre succincte où je promettais de ne réaliser « aucun contenu ou commentaire journalistique ou politique » lors de mon séjour. J'espérais ne pas mentir. Je me sentais comme mon propre délateur. *Mes angoisses avaient des angoisses*. J'ai réussi à faire une faute de frappe à *travail*, que j'ai épilé *travai*: t-r-a-v-a-i. Au moins, me disais-je, je n'ai pas renié ma vocation. J'ai reçu mon visa, un fort joli formulaire, bien cadré à la page 12 de mon passeport, à moins de vingt-quatre heures de mon départ. J'ai inspiré profondément. Dix fois. Je suis parti.



Je reviens tout juste de Chine, ou plutôt de Shanghai qui, les Chinois vous le répéteront, n'est pas la *vraie* Chine, mais une de ses images les plus proches.

Je ne pouvais m'empêcher, en me rendant à cette extrémité du monde, de retourner en pensée aux samedis matins de mon enfance, à l'heure des *Looney Tunes*, pour revoir le Coyote tomber par le trou portatif (une marque déposée d'ACME) qu'il avait malicieusement disposé sur le chemin de Road Runner, *beep beep*, toujours plus rusé que lui, pour s'enfoncer à toute vitesse par un conduit noir, traverser les couches de l'épiderme terrestre, se faire roussir le poil par le noyau incandescent de la Terre, puis entraîner l'image dans une rotation vertigineuse de 180 degrés, à l'issue de laquelle sa tête, comme un improbable plant de bok choy, surgissait aux pieds d'un paysan Chinois dans sa tunique bleue, qui, clignant calmement ses yeux bridés son sous chapeau *sampan*, la déracinait comme une mauvaise herbe. J'appréciais le gag sans tout à fait porter foi en la démonstration. Je raisonnais que, sauf aux échelles cosmiques ou quantiques, les trous portatifs n'existent pas. Aussi, que le passage, si je l'avais entrepris à la pelle et à la pioche depuis, disons, l'arrière-cour de ma maison de banlieue, aurait été plus tortueux, qu'il aurait à tout prix fallu éviter le feu central de notre planète, et qu'on risquait donc fort de s'égarer dans le noir, et de ne plus jamais revenir à la maison. À l'adolescence, j'apprendrais, en affinant les ressources de ma science naïve au contact d'une œuvre d'art, *L'inversion du monde* de Richard Purdy, un natif d'Ottawa installé à Trois-Rivières, que ce passage intraterrestre (et ce, malgré les monumentales prouesses d'ingénierie de la Chine nouvelle) était bel et bien une vue de l'esprit, puisque ce sont en fait les gens de Perth en Australie-Occidentale, nos cousins basanés du Commonwealth, qui marchent les pieds

à l'envers de nous, au milieu d'autochtones dont c'est depuis belle lurette l'ordinaire.

Il ne faut pas davantage se surprendre de l'inexactitude de nos métaphores que de celles de nos blagues. Avant mon départ, j'ai lu, dans un ouvrage que l'historien des sciences Philip Ball consacrait récemment au contrôle et à la symbolique de l'eau en Chine, que ce sont les flots longitudinaux des trois grands fleuves chinois qui définissent depuis toujours le principal axe d'orientation du pays: le Huang He, qui charrie son limon des hauts plateaux du Tibet pour colorer la mer Jaune; le Yangzi Jiang, Long Fleuve, baptisé Bleu par les coloniaux français, qui s'écoule des mêmes hauteurs jusqu'à Shanghai, où il se jette dans la mer de Chine; et la rivière des Perles, dont le delta brillant s'étale de Macau à Hong Kong. Le Nord et le Sud sont ici des notions secondaires. Ce sont les cours sinueux et les crues, souvent catastrophiques, de ces trois dragons colorés qui ont de toute éternité défini les fortunes de la Chine. Ces faits fournissent d'ailleurs un addenda apaisant à la fable de Borges, qui s'inquiète, dans « La muraille et les livres », des ambitions de l'empereur Chi Hoang-Ti. Ce dernier voulut (si on peut en croire Borges) que l'histoire recommence avec lui, et décréta l'autodafé de tous les livres ayant précédé son règne et l'érection de la Grande Muraille. Il en oubliait la démesure des trois fleuves, ainsi que les débordements inévitables du Temps qui, étranger à tout ce qui prétend le contenir, nous ramène à la source mortelle de toute humilité.

Il faut, pour se rendre à Shanghai depuis Montréal, reprendre conscience de l'entière porosité du galbe terrestre. Enfin, presque entière: 11 351 km nous séparent, ce qui représente un reste de 1391 km par rapport aux 12 742 km du diamètre terrestre, l'hypothétique longueur du tunnel du

Coyote (à noter que la terre, avec ses 40 075 km de circonférence, est environ quatre fois plus vaste). Les nouveaux vols directs, motivés par les mouvements du capital immobilier transnational, qui relie en quatorze heures nos deux villes empruntent plutôt un raccourci nordique, proche de celui des missiles balistiques en cas d'Armageddon nucléaire, survolant l'Alaska, les mers de Bering et d'Okhotsk, entre le Kamtchatka et l'île d'Hokkaido au Japon, avant de glisser au ras des eaux brunâtres de la baie de Shanghai et d'atteindre l'aéroport de Pudong. Le nouveau terminal, inauguré à l'occasion des jeux d'été de 2008, épouse la silhouette d'une vague, et les piliers de béton qui le soutiennent sont plongés dans de grands bassins d'une eau squameuse, ridée par le passage des avions supersoniques. Au fil des dernières décennies, le littoral chargé d'alluvions de la ville s'est avancé d'une trentaine de kilomètres. En chinois simplifié, *shang* (海) signifie «sur» ou «aller sur», et *hai* (海), «mer». *Surmer*, mégalopole *ensmoguée* de vingt-trois millions d'habitants, était un ancien village de pêcheurs, dilaté en grande ville coloniale par le rêve d'opium de l'Empire britannique, pour devenir le Paris de l'Orient au début du vingtième siècle, souffrir toutes les affres de la Révolution rouge et se réincarner en Perle du nouveau capitalisme chinois dans les années quatre-vingt-dix.

*Surmer, Merville*, monde en soi. Les dessins animés des samedis matins de mon enfance m'avaient induit en erreur. Shanghai se trouve plutôt à l'extrémité de la grille temporelle terrestre, à douze heures de décalage horaire – onze, au moment où je m'y suis rendu, puisque les Chinois font fi du recul hivernal de l'heure, la façon que nous avons choisi d'endiguer l'énormité du temps, et s'ils marchent à l'envers de nous, c'est dans un temps inversé, entre notre midi de demain et leur minuit d'hier. Dans une certaine perspective, à laquelle

je choisis de souscrire, Shanghai existe dans notre futur immédiat.

Pour ceux qui ne le savaient pas déjà, je ne vous le cacherai pas plus longtemps : je suis né Lachinois, à Lachine, dans la banlieue occidentale de Montréal, ville qui tient son nom d'une erreur de navigation, d'une bonne blague formulée aux dépens du Sieur Cavelier de La Salle, seigneur en ces terres, découvreur du delta du Mississippi égaré du nord au sud par les sinuosités d'un grand fleuve alors qu'il cherchait un passage vers l'orient. Je loue mon métier aventureux de m'avoir enfin permis de vérifier à quoi tenaient les fondements de ma citoyenneté.

Mes premières images mémorables de Shanghai remontent à une lecture d'adolescence tardive, *Empire of the Sun*, le roman autobiographique de James Graham Ballard, et au film qu'y a consacré Steven Spielberg en 1987, où un jeune Christian Bale, encore inconscient de sa destinée de Batman, le *dark knight*, se retrouve séparé de ses parents au moment de l'occupation nipponne de Shanghai. Ce petit garçon ignorait tout, également, des anticipations ataviques que son alter ego, J. G. Ballard, concocterait dans son avenir d'adulte. J'ai dû lire *Empire of the Sun* entre le sous-sol aux murs calfeutrés d'ouvrages de science-fiction et de *fantasy* de ma maison familiale et la baignoire du premier étage, où la chaleur roucouillante des eaux du robinet m'enveloppait et me portait loin des bruits de la maison. Je retrouvais, dans ce livre, une des images les plus prégnantes de la fiction de Ballard, scène d'origine qui y est constamment rejouée et que Spielberg a choisi de ne pas reconduire : l'inquiétude d'une piscine vidée, dans une cour abandonnée de la concession française, énigmatique enclos de béton qui laisse entrevoir à Jamie un temps vidé de sa durée.



Shanghai ne ressemble qu'à demi à ce souvenir de lecture. J'y résidais à l'Hôtel Astor, vieille reine du Bund, *la rive boueuse* en Urdu, que les Chinois appellent *waitan* (外灘), la «berge des étrangers». C'est le plus vieil hôtel européen de la ville, dont la construction remonte à 1846. Le site Web de la maison nous rappelle que c'est là qu'a été allumée la première lampe électrique de Shanghai, qu'a résonné le premier coup de téléphone, que s'est fait entendre le premier film parlant, et qu'ont été esquissés les premiers pas de danse à l'occidentale. Des spectres célèbres de l'ouest – Charlie Chaplin, Albert Einstein, Bertrand Russell – et certains revenants d'orient – notamment, le dernier premier ministre de Chine, Zhou Enlai, mis à mort par Mao – y sont passés. Et on y a tourné des dizaines de films à remonter dans le temps. Je me dis qu'en Chine, un symbole n'est jamais trop lointain d'une réalité.

Cet hôtel, où Occident et Orient ont commencé à converger et où l'histoire et ses fictions font bon ménage, s'élève au confluent de la rivière Suzhou et du fleuve Huangpu. Je franchissais, plusieurs fois par jour, le dromadaire métallique (il a deux bosses) du pont Waibaidu, zigzaguant entre les touristes et les nouveaux mariés en *photo op*, robes de dentelle rouge et lunettes solaires à la Steve McQueen, qui se projetaient, selon qu'ils posaient sur le ponton occidental ou oriental, dans le décor art déco du Bund ou devant l'horizon futuriste de Pudong.

Le Bund aligne de somptueuses façades de pierre, rescapées des années fastes de la Shanghai internationale. Banques, hôtels, sièges sociaux de luxe, réclamés par les marques les plus prestigieuses du capitalisme transnational – Tissot, Givenchy, Waldorf, j'oublie. Une Europe *logogriffée* y affirme la survivance de son pouvoir. Le Parti communiste, soucieux de l'image

générale de la nation, y a fait construire une longue promenade surélevée qu'affectionnent les multitudes. Des marchands de pacotille auront tôt fait de vous y offrir des merveilles d'horlogerie à rabais et des jeunes femmes à l'anglais pratiqué, de formuler une invitation à partager un gobelet de thé ou un verre de bière.

On se tient là-haut au bord du temps. En face, les tours clignotantes du district financier de Lùjiāzui projettent l'image d'une ville futuriste. Le gouvernement a légiféré, dans les années quatre-vingt, pour transformer cette zone en premier foyer financier de la nouvelle Chine. Sa silhouette, livrée à la fantaisie des starchitectes et des mégaconstructeurs, s'est progressivement hérissée d'hypertours – le centre commercial Super-Brand, les valences atomiques de cette antenne gigantesque qu'est la Perle orientale, la pagode feuilletée de la Tour de la Prospérité Dorée, ou la râpe à fromage stylisée du Shanghai World Financial Center – qui s'enguirlandent, la nuit venue, de diodes clignotantes, d'images vidéo monumentales et de typographie mobile. On dirait Dubaï ou Las Vegas. On dirait de l'argent. On dirait un avenir. Cette célébration lumineuse des *futurités* financières s'anime, ironiquement, quand les transactions du jour ont pris fin, comme pour nous rappeler que le capital, comme le soleil, ne se couche jamais vraiment. On n'y va guère. Il faut une auto, un rendez-vous d'affaires. Pourtant, c'est la vue la plus connue de la ville. Dans la grisaille du smog matinal, on peut monter sur la promenade, qui s'est dégagée de ses foules, pour suivre des yeux la lente navigation des barges négociant le flot vaseux du Huangpu, entre les algues flottantes. La moitié futuriste de la ville semble alors un mirage estompé. Une parenthèse, ouverte durant la nuit, et refermée le matin, pour nous ramener au présent de la ville véritable qui se cache derrière ce double décor, entre un passé récupéré et un avenir *corporéifié*.

Les amis à qui je faisais parvenir l'image de Lùjiāzǔi avaient tous les mêmes mots : *Blade Runner*. L'univers de ce film, ou plutôt de ces films, puisque Ridley Scott, grandi dans le nord pluvieux de l'Angleterre, qui a rêvé sa Los Angeles future en dévorant les pages de *Métal hurlant*, a passé le relais à un garçon québécois, élevé à vue de la centrale nucléaire de Gentilly, où il a subi, comme toute ma génération, l'irradiation des fictions planétaires. Aujourd'hui, dans le Los Angeles de 2049, il se met parfois à neiger. Les souhaits de science-fiction de Denis Villeneuve, largement irréalisables au Québec, où les producteurs découragent ce genre d'entreprises, même à des échelles plus humbles, se sont concrétisés à l'étranger. L'univers du film nous plonge dans une futurité glauque, un monde à l'écologie ravagée, un amalgame de plastique, de béton, d'acier, de verre et d'images de synthèse, où les Répliquants, des Pinocchios génétiques, hantés par des mémoires de pacotille, remettent en cause leur esclavage à une certaine notion de la réalité et partent à la redécouverte des sentiments négligés par l'humanité. *Blade Runner*, vous le saviez peut-être, emprunte son titre à un scénario spéculatif de William Burroughs, héritier déchu d'une entreprise de machines à calculer qui a longtemps été la plus grande rivale d'IBM. Les chasseurs de prime qui se méritent ce sobriquet *cut-up* sont mus par des spectres littéraires. Dans des séances de « déprogrammation », Joe le Répliquant, qui porte le nom du personnage par défaut de nos jeux d'enfance, doit se livrer à des exercices d'association libre devant un étrange appareil de vision. À un moment, il cite à répétition un extrait du *Pale Fire* de Nabokov : *Cells interlinked within cells / Within one stem*. J'ai fait escale à Vancouver, au flanc Pacifique du Canada, avant de revenir à Montréal, et j'ai voulu y revoir le film. J'ai été frappé par la réalité d'un objet littéraire – vanité de

scénariste ou salut au « grand art » – au milieu de cet univers déshumanisé. Joe le Répliquant conserve, dans son studio du futur, où le bois est censé être devenu d'une rareté extrême, une copie de pulpe et de papier de *Pale Fire*. J'ai fait quelques recherches : il s'agit de la réédition de 1980, précédant de deux ans la sortie du premier *Blade Runner*. Je me réjouis de cette dislocation transtemporelle. Surtout du fait que la littérature, dans cet univers d'espoir sombre, joue discrètement son rôle de fantôme dans la machine.

*Pale Fire* est un des deux ouvrages que je transportais dans mes bagages. J'ai commencé à le relire dans le voyage de retour vers le Canada. La poésie et la prose, la fiction et la réalité, le comique et le tragique s'y entremêlent comme les affluents d'une même source. Au moment de quitter Shanghai, nos automates, combien plus paisibles que les Répliquants, allaient bien : ils continuaient à tranquillement tramer leur partition temporelle. J'avais enfin traversé de Lachine à Shanghai. J'avais dormi à l'Hôtel du Temps. Je m'étais tenu en plein présent, entre les façades archaïques du Bund et le rivage futuriste des starchitectes. Je suis arrivé à Shanghai mu par la force d'une erreur de frappe. J'y ai fait mon *travail*. Mon angoisse s'est lentement dissipée. C'est une chance que la plupart des Chinois ne comprennent pas bien l'anglais, et se préoccupent encore moins du français. J'étais, là-bas, comme ici, en pleine mission littéraire. L'écriture donne accès à une sorte de société secrète, en tout cas discrète. Quelque chose comme une image habitable, qu'on pourrait partout porter avec soi. Ce qui est bien mieux qu'un trou portatif.